

“ L'HOMMAGE FRANÇAIS ”

L'Effort Portugais

par

Paul ADAM

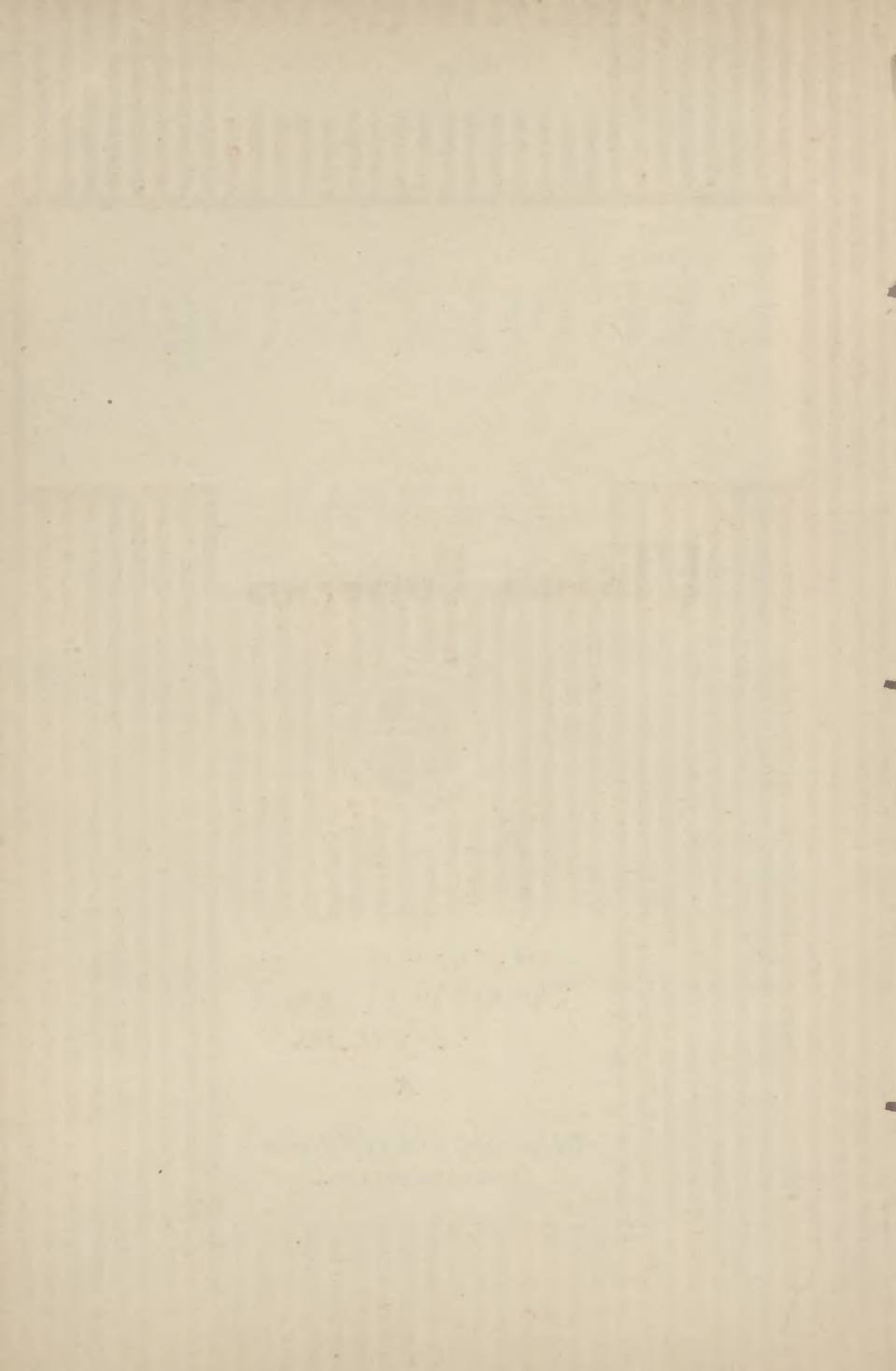


PUBLICATIONS DU COMITÉ

“ L'EFFORT DE LA FRANCE
ET DE SES ALLIÉS ”



BLOUD & GAY, Éditeurs
PARIS - BARCELONE



17. J. 9892

4

L'Effort Portugais

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Les Origines de la pensée portugaise.	6
Le Portugal sous la domination romaine.	9
L'Intelligence des Peuples Marins.	11
L'Ere des Grands Navigateurs.	15
Les Lettres et le Caractère national.	17
L'Œuvre des Portugais au Brésil.	21
L'Œuvre des Portugais en Afrique et en Asie.	24
La Vie de l'Elite.	27
Appendice.	31

9892
"L'HOMMAGE FRANÇAIS"

L'EFFORT PORTUGAIS

PAR

Paul ADAM



PUBLICATION DU COMITÉ
" L'EFFORT DE LA FRANCE
:: ET DE SES ALLIÉS " ::



BLOUD & GAY

EDITEURS

PARIS

7, Place Saint-Sulpice

BARCELONE

35, Calle del Bruch

1916

Tous droits réservés

*S*OUS le titre : L'Effort de la France et de ses Alliés, il s'est fondé à Paris, sous la présidence de M. Stéphen Pichon, un Comité de Conférences dont le but est d'expliquer au grand public le persévérant effort fourni par les Alliés.

Montrer avec pièces à l'appui que les peuples à qui la guerre fut imposée et qui luttent pour la liberté du monde sont dignes les uns des autres, faire comprendre ce qu'il y a de grand et de beau dans le devoir qu'ils accomplissent, de noble et de profond dans l'idée qui les mène, tel est le programme du Comité.

En rendant ainsi justice à l'héroïsme et à la fidélité de nos vaillants compagnons d'armes, le Comité est en droit de compter que la France recevra d'eux pareil hommage; aux manifestations organisées dans notre pays en l'honneur des Alliés, succéderont chez eux des conférences qui diront toute la grandeur de l'effort français.

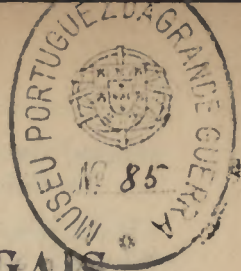
Les premières conférences organisées sous le patronage du Comité ont obtenu, dans les diverses villes où elles furent faites, un éclatant succès. Les auditeurs ont, à maintes reprises, exprimé le désir d'en posséder le texte qui n'offrira pas moins d'intérêt aux personnes n'ayant pu assister à ces réunions.

Nous avons pensé cependant que nos conférences formeraient dans leur ensemble une œuvre plus durable, si on leur enlevait la forme oratoire sous laquelle elles furent d'abord présentées. Nous avons donc prié les conférenciers de leur donner l'aspect de traités courts et substantiels, avec divisions claires et table des matières.

Nous reproduisons d'ailleurs, en appendice, les documents relatifs à la conférence : programme de la séance, allocution du ou des présidents, etc.

Ainsi adaptées, nous espérons que les douze études qui, sous le titre général : L'Hommage Français, formeront la première série des publications du Comité : L'Effort de la France et de ses Alliés, trouveront auprès de nombreux lecteurs un accueil encourageant et de nature à engager leurs promoteurs à en poursuivre le développement.

Paul LABBE,



L'EFFORT PORTUGAIS

.....

Depuis qu'une tragédie sublime et sans exemple oppose les forces des grandes nations européennes combattant, soit pour notre idéal de justice, soit pour un appétit de domination, si, parfois nous avons éprouvé de l'angoisse, nous avons savouré les joies aussi de la plus légitime, de la plus glorieuse fierté.

Entre ces joies, la venue de l'Italie, la venue du Portugal dans les lignes des Alliés nous valurent une intense émotion de l'esprit.

La famille trop éparsée des Latins renouait les liens antiques de cette fraternité qui sut, jadis, offrir à l'Occident et à l'Orient du Forum, non seulement la bienfaisance de la Paix Romaine, mais encore le triomphe moral de la Loi consentie par le peuple, par les mandataires du peuple, par le Sénat.

A cet esprit civilisateur, nous devons la vie des cités nombreuses fondées sur les camps des légions. Nous lui devons le savoir de nos élites éduquées par Virgile, Sénèque, Tacite.

Nous lui devons surtout la conscience du Droit, legs de la *gens togata*, des citoyens aux amples togas assemblés successivement, de siècle en siècle, autour des Gracques, autour de Marc-Aurèle, autour de Justinien. Ils ont défini les principes de l'équité, que les tribuns et les prêteurs militaires ont proclamés devant les nations sous les enseignes des licteurs.

Si nous pouvions, dans l'avenir, reconstituer cette force

créatrice, cette puissance politique, le monde évincerait la furie des Barbares, à jamais.

Voilà pourquoi ceux qui vouèrent leur existence à cette résurrection ont tressailli en apprenant les sympathies du Portugal pour la cause du Droit.

La Lusitanie reprenait sa place sous les emblèmes de légions, avec les Italiens et les Gallo-Romains, avec les Byzantins de Russie, avec l'Angleterre modifiée par les Normands qui portèrent dans la région d'Oxford et de Cambridge les mots et les mœurs de notre patrie latine.

Un espoir grandiose s'éleva.

Et il nous fut heureux de pouvoir dire à Son Excellence, le Ministre du Portugal, dans la réunion de Bordeaux, qu'il avait bien voulu honorer de sa présence, toute la gratitude passionnée de la France.

Nous savons quel rôle historique M. Joao Chagas a joué dans son pays où il a rétabli le règne de la liberté sans rien ménager de ses forces, ni de ses rares talents.

Nous ayons aimé saluer en sa personne la nation alliée qu'il représente si noblement.

II

Les Origines de la pensée portugaise.

Je ne saurais prétendre à retracer, en quelques instants, l'histoire du peuple portugais. La science de ses marins a découvert jadis deux mondes. Son génie civilisateur a transformé rapidement les sauvages de l'Amérique en citoyens de villes opulentes, en planteurs avisés, en agriculteurs réalisant, trois siècles à l'avance, les théories communistes de Prudhon. L'œuvre fut immense. Notre temps est limité. Du moins voudrais-je indi-

quer les étapes principales de cette œuvre, et surtout comment se forma l'esprit qui l'a prévue.

Les Phéniciens et les Carthaginois, les Grecs mêmes, qui, dans la plus lointaine antiquité, survinrent devant les golfes de la Lusitanie, au gré des courants battus par les rames de leurs vaisseaux, laissèrent chez les pêcheurs le goût d'affronter les périls de la mer sur de longs navires habilement construits. Quelques-uns de ces étrangers séduits par la beauté du pays, la richesse de ses pâturages, et les métaux de ses grottes, s'étant même installés parmi les bergers celtés de la campagne, parmi les pêcheurs de la côte, leur ont appris la Méditerranée lointaine. Certains parlèrent des villes aux môles allongés sur les eaux, avec les statues des dieux Cabires, et les bûchers flamboyants de leurs phares. Des gens coiffés de tiaras disaient Carthage florissante. Des hommes au torse nu et aux perruques de crin chantaient l'Égypte prodigieuse, peuplée de colosses en granit debout contre les colonnes de leurs temples où l'on encense Ammon-Ra qui féconde les champs du Nil. D'autres nommaient Tyr et Sidon, leurs danseuses, leurs peseurs d'or, décrivaient la Crète de Minos, ses palais sublimes, les élégances subtiles de ses femmes, les industries multiples de ses artisans, quelques vices monstrueux, des inventions miraculeuses, celle même qui fit voler dans les airs des hommes assez audacieux pour se rapprocher du soleil à tire d'ailes. Tous dénombraient les dieux de la Méditerranée : Tanit, nocturne et fluide, qui prolonge les chagrins des femmes; Moloch dont le feu dévore tout vifs les enfants offerts en holocauste par la multitude prosternée; Isis qui porte dans ses bras la lumière d'Horus; Astarté, brillante comme la lune et trop éprise d'Adonis, du beau jeune homme atteint par la fureur du sanglier; Aphrodite qui naît de l'écume de la mer éternellement, beauté du monde et de la science prompte à le concevoir; Dzeus lanceur de foudre qui trône sur les cimes des monts au milieu des nues, entouré de déesses puissantes; Amphitrite et le cortège des tritons, des sirènes, tous les troupeaux singuliers de la mer que ces navigateurs avaient parcourue de golfe en golfe pour admirer les villes assises au spectacle des eaux, derrière les mâtures des navires

à l'ancre, pour visiter leurs quartiers populeux, leurs temples blancs sur les collines, leurs acropoles érigées sur les rocs des caps, leurs bois sacrés devant les frontons sans rides, leurs tavernes pleines de tumulte, leurs rues traversées par les chars aux blancs quadriges, et par les litières que précèdent leurs coureurs fustigeant la foule des esclaves, des manœuvres, des poètes, des marchandes, des philosophes, des joueurs de flûte, des badauds, des rhéteurs, des augures, des nouveaux époux, de leurs cortèges avec les palmes et les cages à colombes.

Ainsi furent invitées aux voyages les imaginations des Celtibères quand naissaient dans Memphis, Tyr, Carthage, plus tard dans Ephèse et dans Athènes, les idées mères de l'intelligence et de la force créatrice que Rome devait ensuite propager par le monde antique.

De bonne heure, les pêcheurs du Tage servirent sur les trirèmes carthaginoises. Revenus dans le lieu natal, ils construisirent les bâtiments aux voilures capables de les entraîner vers les côtes qu'ils avaient aperçues. Numides, puniques, italiennes, grecques, égyptiennes et syriennes, toutes les villes reçurent bientôt dans leurs ports les marins de l'extrême occident.

L'art de la navigation passionna ces intelligences dans les cités, les bourgs de la côte. Les femmes, aujourd'hui même, portent encore les couronnes noires et pesantes qui furent à la mode parmi les contemporaines d'Hamilcar dans les avenues de Carthage, comme l'attestent les images gravées sur les stèles de notre musée, à Tunis. D'ailleurs, et bien que les Celtibères aient défait, tué Hamilcar Barca en 228 av. J. C. l'influence punique a dominé longtemps chez eux ; sans que leur civilisation propre cessât de se développer.

III

Le Portugal sous la domination romaine.

Strabon assure que les anciens habitants de la Lusitania, — le pays du couchant, — possédaient un recueil de prescriptions en vers afin de régler leurs différends selon les maximes de leur justice.

Ils la défendirent héroïquement contre celle des Romains. Après les rudes contacts de la guerre, les légistes de Dolabella trouvèrent dans ces populations celtibères des esprits bientôt favorables aux institutions du Forum.

L'entente se fit. Elle dura plus de cinq siècles.

Et, parmi les races aux dialectes latins, celle du Portugal a conservé le mieux la pureté de la langue.

Vainement les Goths et les Arabes, tour à tour, se ruèrent sur le pays. Ses clercs conservaient dans leurs cloîtres, dans leurs églises, la phrase de Quintilien et les traditions législatives des sénateurs qui, là-bas, sous les pieds de la Louve en bronze, avaient conçu, dans les demeures du Mont-Palatin, la théorie du droit.

Plusieurs siècles, d'ailleurs, après la chute de l'empire romain, les poètes s'exercèrent à composer des pièces écrites à la fois en latin et en portugais.

Le dialecte latin subsista. Ni les brutales injonctions des conquérants germaniques, ni les fanatismes cruels des Almoravides n'eurent raison de l'opiniâtreté portugaise. La langue ne prit même pas cet accent guttural que les Espagnols reçurent des Africains. La Lusitanie se conservait tout intacte pour le jour de la délivrance. Et la légende attribue raisonnablement, sinon exactement au roi des Goths, Rodrigue, les premières strophes écrites en pure langue portugaise.

Le vaincu avait donc substitué, dans le cerveau de ses maîtres, la force de ses idées à la faiblesse de la pensée victorieuse. L'idée latine anéantissait le résultat de la conquête barbare.

De même, en Gaule, Clovis baissa la tête sous l'eau bénite des évêques latins.

De même, et plus tard, en Normandie, les Danois de Rolon, en moins d'un siècle, échangèrent leur idiome contre la langue de France. Ils la portèrent avec Guillaume le Conquérant, sur le territoire britannique. Nos mots, dans les colonnes du dictionnaire anglais, apparaissent aussi nombreux, peut-être que les mots scandinaves et saxons. De loin, l'influence latine préparait ainsi les alliances de notre temps.

On comprend, ainsi quelle parenté spirituelle lie notre destin à celui des Portugais. Comme notre Vercingétorix, leur Viriathe a courageusement défendu son idéal et ses mœurs celtiques quand l'intrusion de Rome les menaça. La lutte terminée, l'une et l'autre élite ont loyalement admis l'excellence de la civilisation latine. Elles en sont devenues les admiratrices zélées. Leur esprit de justice a reconnu la souveraineté du droit.

En annonçant la protection des faibles avec la divinité du Fils élevé par le charpentier galiléen, les apôtres du christianisme accrurent le sens de l'équité inscrite sur les tables de la République romaine. Et nul n'a pu, dans la suite, altérer cet idéal. Alains, Sueves, Visigoths, Arabes successivement échouèrent. Baltiques et Africains, Germains et Maures, ne purent qu'adopter la langue, les mœurs celto-latines, ou fuir un pays dont l'air, les plantes et les hommes demeuraient indéfiniment hostiles.

IV

**L'Intelligence des
Peuples Marins.**

Ce triomphe était dû à la vigueur d'une race solide, trapue, halée par de rudes soleils durant les travaux de la terre, les marches pastorales à la suite du troupeau, et les longues pêches sur l'océan qui scintille par toutes ses vagues mouvantes.

Comment ne développerait-il pas son génie naturel le peuple qui consacre la meilleure part de ses loisirs à parfaire les plans de la carène selon les règles de l'architecte, à mesurer la résistance de la voilure, l'énergie des vents, la puissance des marées, à dresser les cartes marines de ses portulans, à trouver, dans l'étude opiniâtre de l'astronomie, une doctrine qui puisse guider le pilote loin des rivages, d'après la position des étoiles ?

Architecture, météorologie, astronomie, géographie des côtes et des estuaires, observation des courants aériens et marins, que de sciences déjà lui sont nécessaires et fatalement, dès que ses fils affrontent les hasards de l'océan sur une nef profonde, amplement munie de larges focs. En tous temps, le navire fut le chef-d'œuvre des sciences. Aucune des nations qui purent naviguer n'a été médiocre dans son histoire. Elle a possédé bientôt une élite assidue pour accroître l'instruction de la jeunesse. Les voyages racontés, au retour, ont offert des sujets innombrables à la réflexion. La pratique des échanges, avec les gens des contrées lointaines accroît l'adresse, la prévoyance, le goût du calcul, le désir de la richesse et, partant, celui des arts que le luxe engendre.

Lorsqu'il fallut chasser du pays les Arabes implantés depuis quatre siècles, ce fut l'intelligence acquise sur le pont des galères qui conseilla le courage des gentilshommes. Organisateurs de leurs armées, tacticiens et stratèges, ils se trou-

vèrent en état de vaincre, le jour où cette intelligence seconda l'élan de leur foi militante. De même la navigation avait préparé l'hégémonie des Tyriens, des Hellènes, celle de Carthage que Rome détruisit seulement après avoir constitué sa flotte.

Aux embouchures des fleuves portugais, les ports s'enrichirent d'âge en âge. Goths et Arabes continuèrent l'œuvre des Romains en y bâtissant. Devenues illustres, les cités navales attirèrent, de toutes parts les voyageurs. En 999, des Gascons et des Francs redressent la ville de Porto ruinée par El-Mansour, au siècle précédent. Ils la nomment *Portus Gallorum*: le port des Gaulois. Et l'on a soutenu que c'était la véritable étymologie du mot Portugal. Croyons plutôt que le vocable de *Portucalia* avait été choisi par les Asturiens dès 950, quand ils eurent repris à l'Islam le grand port et la vallée du Douro, avant celle du Tage et Lisbonne.

Il faut aimer, comme un présage ancien de notre amitié nouvelle, qu'en 1107, le petit-fils de notre Robert le Pieux, Henri de Bourgogne se soit fiancé avec la fille du roi de Castille, et qu'il ait reçu en dot le comté de Portucalia ?

L'enfant de cette union fut, par ses soldats heureux à la bataille de l'Ourique, proclamé roi. Neuf princes de sa lignée gouvernèrent les destins du Portugal en achevant de récupérer sur les Arabes tout le sol des Celto-Latins. Cette dynastie commandait en somme à ses frères de race, cousins, par l'idiome et par l'ethnographie, de nos Limousins, de nos Périgourdins, de tous les types ibéro-insulaires nés dans les campagnes du Tage, comme dans celles de l'Angoumois et de l'Italie méridionale.

Les traditions du Portugal attribuent encore sa première épopée, « *La conquête de Santarem* », au fils de notre Henri de Bourgogne, au roi Alphonse I^{er}, qui chassa de cette province, dès 1185, les troupes mahométanes. C'était bien, dans l'imagination populaire, la victoire de la mentalité latine incarnée en ce prince. Nul autre que le chevalier vainqueur des Maures ne pouvait avoir rythmé le chant de gloire. Il plut

que le poète et le guerrier fussent confondus dans la même personne, sous le même laurier.

Cependant, les croisés de Flandre, d'Angleterre et de Lorraine relâchaient dans les estuaires des fleuves portugais. Au XII^e siècle, ils y furent accueillis avec honneur. Certaines familles nobles du Portugal se déclarent issues de ces croisés. Ils s'étaient unis avec les filles des armateurs, avant de repartir sur quelques-unes des deux cents nefes voguant vers la terre qu'il fallait reprendre aux Infidèles.

Des Cisterciens français s'installent en 1193, dans Lisbonne, attirés par la réputation de l'illustre cité.

Un de nos architectes venu avec de bons compagnons pour combattre le Maure à travers les Algarves, édifie, à Santarem, l'église Santa Maria dans le temps où l'art chrétien se substitue à l'art mahométan. Car, alliés aux Castellans, les Portugais sous le gonfalon de la dynastie de Bourgogne, vont exterminer la puissance des Sarrasins, à Santarem, à Las Navas de Tolosa et à Salado. Ce 28 octobre 1340, les chevaliers de l'Ordre du Christ se distinguèrent avant de fonder leurs écoles de mathématiques, d'astronomie, d'art naval, dans lesquelles allaient bientôt s'instruire les Vasco de Gama, les Magellan, les Cabral, les Barthélemy Diaz, prochains révélateurs des mondes inconnus. De victoire en victoire, et pour remercier l'aide évidente du ciel, les libérateurs du Portugal dressent, en effet, sur les champs de bataille, ou dans les villes reconquises, des monastères, des cathédrales. Ce sont là comme les drapeaux de pierre plantés pour l'éternité sur les lieux où s'exalte enfin, libre de toute contrainte, l'oraison latine, l'action de grâces dite en langue romaine.

Qui chantera la rare beauté de cette architecture voulue, réalisée en pleine gloire, en pleine foi par les artistes d'un peuple ébloui, s'enivrant du miracle funeste aux armées innombrables de la tyrannie musulmane ?

Nul peuple, sans doute, nulle élite n'a bâti ses temples dans un tel état de spiritualité mystique et triomphante. Aussi les chefs-d'œuvre sont dignes de toutes les dévotions, celles des pieuses gens, celles des esthètes.

La cathédrale de Porto, par la majesté de son apparence romane, l'altitude proportionnée de ses deux tours, par son autel, par son rétable d'argent massif, par ses faïences aux dessins bleus interprétant le Cantique des cantiques, témoigne du génie portugais, durant les XI^e et XII^e siècles. De même en la Santa Clara de Coimbra, aux monastères d'Alcobaça, de Belem, de Santa Cruz et surtout au monastère de Batalha.

Le voyageur salue là un modèle excellent de l'architecture portugaise et de toute l'architecture ogivale européenne. Il fut inauguré par la reconnaissance du roi qui, le 14 août 1385, défit, avec dix mille des siens, les trente mille Castillans trop désireux de réunir le Portugal aux domaines de leur maître. Le vœu dédié à Notre-Dame de la Victoire fut loyalement et généreusement accompli. Un Français, Maître Huguet, participa certainement aux travaux. Le plan semble originaire de Chypre où, dès le temps de Justinien, l'ogive fut adoptée. La grandeur de l'espace inclus entre les murs, la hauteur des piliers et des voûtes, la beauté solennelle des perspectives aboutissant au mausolée du Fondateur, la variété des expressions, l'unité de l'ensemble, tout l'impose comme un chef-d'œuvre entre les œuvres des hommes. C'est une sœur plus complète de nos cathédrales de Reims et d'Amiens.

L'architecture paraît, au Portugal, l'art par excellence. Et comme cet art comprend tous les autres, sculpture, peinture, même la musique de ses orgues et de ses voûtes sonores, il présente au mieux l'intégrité du génie national. Génie non moins attesté par la cathédrale d'Évorà. C'est encore la tradition de Chypre importée soit par tel chevalier du Temple au retour de la Terre Sainte, soit par telle compagnie de francs-maçons naguère au travail dans les îles de la Méditerranée Orientale. La Santa Maria de Belem, le tombeau d'Ines de Castro dans la cathédrale d'Alcobaça, le couvent de Tomar où se constitua l'Ordre des chevaliers du Christ, la tour de Belem, la cathédrale de Lisbonne, la chapelle de Saint-Jean-Baptiste à Saint-Roque, le cloître des Hieronymites et ses dentelles de pierre ajourées autour des plus fines colonnes, merveille du style manueliste, cent autres miracles

de l'intelligence esthétique semblent comme les sceaux de pierre laissés en trois siècles de génie sur le sol du Portugal, par les actions de ses héros, par la pensée de ses artistes, par le labeur de son peuple délivré.

V

L'Ere des Grands

Navigateurs.

Pendant que s'érigeaient en tous lieux ces beaux édifices, les marins avaient entrepris la découverte des terres soupçonnées. Ils commencèrent par longer les côtes occidentales de l'Afrique, s'arrêtant aux aiguades, aux estuaires. Ils devancèrent au sud les plus hardis de Gênes, de Dieppe et d'Amsterdam. Ce furent des mots portugais qu'apprirent d'abord les Ouolloffs, les nègres de la Guinée, du Congo en consentant l'échange de leurs gibiers, de leurs fruits, de leur laitage, puis de l'ivoire, de l'or en poudre et des esclaves contre les objets fabriqués par les artisans de Lisbonne et de Porto.

Dans son palais de Sagres, Henri le Navigateur recrute ses marins, ses géographes, ses astronomes, ses armateurs. Il constitue telles compagnies de négociants capables d'équiper une flotte. Autour de lui se forme l'élite qui dotera de nouveaux empires les anciens royaumes de l'Europe. La prise de Ceuta fournit, en 1415, des indications sur le Sénégal et le Soudan. L'espoir surgit, pour les marchands, de puiser aux richesses de l'Afrique, pour les chevaliers de rompre le charme qui fermait la route du Sud aux pilotes effrayés par les chaleurs torrides du tropique, et, pour les pieuses gens, l'espoir d'ouvrir devant la Croix le chemin des contrées païennes où les apôtres prêcheraient les moyens du salut aux foules idolâtres. Car l'esprit du Portugal semble alors mystique. Le prodige des victoires successives remportées sur les mahométans a transporté les cœurs. L'idéal stoïcien de Rome et l'idéal chrétien

de la Méditerranée se sont associés dans les âmes portugaises. L'exemple de ces musulmans si fidèles à leur piété a conseillé, quatre siècles, de les imiter, en cela, pour les abattre avec le secours du Ciel aussi. Le secours est venu. L'oppresser a fui, pourchassé jusqu'au Maroc même. Alphonse V s'empare de Tanger en 1474. Et il prescrit qu'on rédige en latin la chronique du triomphe, voulant maintenir la langue des Romains pour celle des élites européennes, comme le souhaitent, alors, les évêques dans leur désir de composer, avec les royaumes chrétiens, une seule force internationale. Mais, hélas ! tandis que les Latins repoussent ainsi l'Islam, les Germains lui laissent prendre Constantinople et assiéger Vienne. La victoire du Portugal en paraît plus radieuse.

Oui, le secours est venu ! Quelle gratitude dans tous les cœurs, ceux de la chevalerie glorieuse, ceux des marchands soustraits aux impôts arbitraires, ceux du peuple hors de l'esclavage ! Et c'est aussi l'optimisme orgueilleux d'une race très certaine que le miracle se poursuivra. Si la mort surgit au cours des voyages, des combats, des tempêtes, qu'importe ? Le paradis s'ouvrira, pour le chrétien, aussitôt. Il n'y aura qu'à s'épanouir dans le sein du Seigneur, qu'à participer à sa toute-puissance, qu'à devenir, l'air et la terre, le mouvement, les forces universelles, lui-même.

Vasco de Gama fait sa prière à Belem et s'embarque. Il va doubler le cap des Tempêtes, pénétrer l'Océan Indien, aborder dans Calicut, puis revenir avec, aux mains, mille preuves d'un monde révélé. Cabral, peu de temps après, le jour de Pâques, atterrira sur la côte de l'Amérique méridionale, fera dresser le calvaire et dire la messe. Et c'est un autre monde dont il rapportera les parfums dans les plis de son manteau, les splendeurs dans les paroles de sa bouche. Camoëns, pour l'immortel poème des *Lusiades*, sut avec l'art de Virgile, évoquer ces émotions et l'enthousiasme de ceux qui les connurent. Il semblerait puéril de vouloir, après un tel poète, retracer leur ardeur. Admirons seulement que le barde ait voulu dire la transe de son esprit en ressuscitant l'intelligence latine de l'*Enéide*, en comparant ses exploits, avec ceux des héros recréés par le cygne de Mantoue.

A cette époque, le Portugal est immense. Ses flottes unissent à ses ports l'Inde et le Brésil, l'Occident et l'Orient de l'Afrique, les îles Atlantiques. Grâce aux sciences cultivées par Henri le Navigateur et par l'ordre du Christ, le génie de ses marins conquiert. Nul peuple, depuis les Romains, n'a possédé tant de gloires en même temps. Vasco de Gama put atteindre son but en 1498. Et, l'an 1500, Alvaez Cabral, emporté par des vents insolites, descend sur la côte du Brésil. Bientôt l'Inde et la Chine deviennent les comptoirs de Lisbonne.

L'Europe entière vénéra cette œuvre sans égale, si rapide, due surtout à la science des navigateurs. Notre Charles VIII ayant appris que toutes les cours de l'Europe se liguèrent contre lui n'avait-il point déjà répondu : « Peu m'importe, si j'ai les Portugais de mon côté. » Quand la douairière, Eléonore de Portugal fit, le jour de la Pentecôte 1530, son entrée à Bordeaux, la jurande lui sut offrir une nef en or qui valait douze cents écus, symbole le plus flatteur pour la sœur de Charles Quint qui allait s'unir à notre François I^{er}, en lui apportant la paix de Cambrai.

VI

Les Lettres et le Caractère national. Que dirai-je de cette époque illustre ? Tout a été conté. Nous voici parvenus au moment de l'apothéose de la puissance. Apothéose du savoir !

Ce peuple triomphant veut apprendre davantage. Jean III transporte à Coïmbre, l'Université de Lisbonne. Il installe les étudiants, les professeurs, dans ses palais. Il leur ouvre la bibliothèque fondée par Alphonse V l'Africain. De France, de Bordeaux, le recteur Andréa Gouvéa est appelé pour réorganiser l'enseignement. Et c'est l'esprit de la Gironde qui a l'honneur de collaborer à l'instruction de la jeunesse portugaise, celle qui va transformer en un magnifique empire les incomparables forêts du Brésil, en un peuple industriel les

Indiens jusqu'alors batailleurs et cannibales, soumis terriblement au délire des plus forts.

Au reste, la littérature possède ses traditions déjà. Fernand Lopez a inauguré les études historiques au xv^e siècle. Un poète de cour, Bernardin Ribeiro a plu. Osario a critiqué franchement les mœurs rudes et cruelles. Barros a exalté la vaillance. Sâ de Miranda chante la grâce de la nature. Antonio Ferreira travaille le style. Gil Vicente, satiriste brillant, attire, vers les scènes où il joue, les gens d'esprit. Il reçoit le surnom de Plaute. On se presse pour voir ses drames de chevalerie, et d'histoire sacrée, même ces *autos*, très parents de nos vieux mystères, et comme eux interprétés sur les parvis de l'Eglise. Les disciples propagent cet art vivant et hardi.

Une pléiade, à l'inspiration très heureuse, apprécie le charme des existences bucoliques. Elle évoque des bergers menant leurs troupeaux par les prairies claires entre les bois de noirs sapins, vers un fleuve étincelant. L'églogue fut toujours en honneur dans ces paysages du Portugal. La richesse de la terre a rendu la vie facile près de la vigne dont les fruits et la vendange sont, de bonne heure, attendus par les peuples du Nord. Cette race, solide, trapue, au crâne développé, aux os durs et saillants sous les pommettes, aux muscles vigoureux, au poil dru peut travailler beaucoup sans fatigue. Elle acquiert de l'aisance et jouit de ses biens volontiers. L'existence du paysan lui fut longtemps favorable. Il aime encore le luxe de ses costumes anciens, somptueusement brodés. Les femmes surtout se parent de la vêtue choisie par l'orgueil des aïeules, afin de paraître fastueuses. Quelle fierté dans les allures de la paysanne marchant, sous l'urne qui charge sa tête, de la mer à la ville. Près d'elle les attelages des bœufs balancent les hautes sculptures de leurs jougs, et tirent de lourds chariots aux roues pleines. Comment ne pas être tenté de faire dire à ces bouviers, à ces bergers, la noble mélancolie qui pare leurs visages bruns ? Beaucoup de poètes s'y sont essayés qui réussirent. Ils nous révélèrent la belle résignation de ces êtres assidus à leur tâche :

« Le bien me contente,

« Le mal ne m'agite pas,

« Le soleil me donne sans cesse la même clarté parce que je le vois avec des yeux libres... Voici un instrument au son duquel je chante quand j'y trouve mon plaisir ».

Ainsi Rodriguez Lebo imagine une paisible conception de la vie quelque peu dédaigneuse et hautaine, et qu'il croit propre à ses bergers.

Ce n'est pas le caractère du citadin rongé par le délire de l'orgueil et de la passion que Ferrera dépeignit dans sa comédie du *Jaloux*. Ni celui des personnages mêlés à la tragédie où furent immortalisés la mort d'Ines de Castro, les remords de son amant couronné, l'affreux supplice des assassins. En ces deux pièces, très significatives de la passion latine, se décèle mieux la fougue des sentiments qui, certes, animèrent les navigateurs et les conquistadores partis à la recherche de l'inconnu, les explorateurs du Brésil, du Parana et de l'Amazone même.

L'énergie de ces matelots portugais fut extrême pour s'avancer à travers l'Impénétrable. Ni la férocité des bêtes sauvages, ni la ténacité des lianes, ni les accès de fièvre pernicieuse ne purent entraver la marche de ces héros portant l'espingle sur l'épaule, et le sabre d'abatis au poing. La bande suivait le bord des fleuves ou des rivières, à la recherche de l'or, dont l'Indienne, sur la côte, leur avait vendu la poudre. Chassant, pêchant, cueillant, capturant les tribus qu'ils employaient pour le lavage des sables aurifères ou le défriement de la brousse, les Portugais ne surent jamais leur fatigue. Là où la chance leur permettait de découvrir quelques pépites, ils s'arrêtaient. Ils élevaient une ville de branches et de cailloux autour d'un calvaire. Puis, avec des pierres et du plâtre, les plus heureux édifiaient une église blanche et bleue, pour remercier leur saint de son intervention. Bientôt des vœux semblables déterminaient la construction d'autres églises.

Ainsi naissaient les villes au bord des fleuves, au sein des forêts splendides et secrètes.

Ensuite, les files de mules montées du rivage apportaient les outils, les ustensiles, remportaient les pierres rares, les plantes

médicinales, les oiseaux merveilleux, les pépites dans leurs gangues, les fruits étranges, les singes amusants.

Pour apprendre toute la valeur de l'énergie portugaise, il faut voyager au Brésil, dans ses parties encore sauvages, où les tribus de Botocudos errent, nus, avec leurs disques de bois aux oreilles, aux lèvres; et, après, dans les villes extraordinaires comme Rio, Santos, Saint-Paul, Manaos, Para où la science de ce temps manifeste toute sa magie. On mesure l'effort accompli depuis 1500 par les successeurs d'Alvaez Cabral et de ses compagnons.

Les mœurs et les gens du XVI^e siècle survivent, à l'intérieur, dans telles cités de couvents et de maisons basses enfoncées parmi leurs bananiers. Ils survivent dans telle abbaye-forteresse juchée sur un roc, comme, dans l'Espírito Sancto, la Penha de Victoria, qui résista si longtemps aux assauts des Indiens. D'autres cités n'ont pas vu vieillir leur visage du XVII^e siècle. Elles ont gardé les larges places, les façades solennelles, les citadelles amplement développées sur un cap dans le fleuve ou dans la mer, les avenues noblement rectilignes et les rues étroites massées autour des églises nombreuses. D'autres cités encore sont toute la grâce du XVIII^e siècle. Les fontaines coulent des mascarons. Les vieux hôtels des notaires avancent leurs balcons de ferronnerie recourbée sur le passant qui croit y saluer une dame poudrée, la mouche à la lèvre. Les auberges ont des enseignes à personnages. Quelques cités même possèdent plusieurs quartiers où chacun de ces âges persiste. La citadelle d'Ouro-Preto arbore l'art du XVI^e siècle. Derrière ses échanguettes, ses angles défensifs, ses redans, aujourd'hui s'instruisent les étudiants des Mines experts dans notre mathématique moderne. Tout le reste de la ville escalade des collines aiguës surmontées chacune par une église. Églises et rues appartiennent au XVII^e et XVIII^e siècles. Cette ville des orpailleurs mérite l'intérêt que nos artistes dédient à Sienne.

VII

L'Œuvre des Portugais au Brésil. Ainsi, de ville en ville, l'effort civilisateur des Portugais se lit comme en un livre ouvert, et tout illustré de splendides images.

Autour de ces couvents, façades blanches derrière les palmiers impériaux, les Jésuites et les Bénédictins du Portugal ont rassemblé les Indiens séduits, apprivoisés par les intelligences de l'Europe. En moins de cinquante ans, cent mille de ces guerriers cruels furent assimilés. On leur apprit des métiers en accord avec leurs forces et leurs caractères. Le communisme, rêve de Prudhon, fut appliqué strictement aux XVI^e et XVII^e siècle par les Jésuites dans leurs réductions. Les fruits du travail agricole ou minier constituaient l'avoir de tous, et que l'on échangeait contre les cargaisons du Portugal. Les richesses gagnées par ce labeur méthodique multiplièrent à l'infini. Le luxe collectif ornait l'église où tout de la vie publique se passait ainsi que sur le parvis ombragé par les plus beaux arbres que la planète engendre. Les greniers toujours pleins, comme le trésor, satisfaisaient à tous les appétits. L'art se développait dans l'ornementation des chapelles et des cathédrales. Il faut connaître les églises, les couvents de Bahia, la Gloria de Rio de Janeiro, les églises d'Ouro-Préto, la cathédrale de Parahyba. Autant de chefs-d'œuvre et qui méritent les louanges décernées aux plus illustres sanctuaires de l'Italie.

L'art de la faïence à dessins bleus, l'art des azulejos dépasse la valeur de celui dépensé sur les porcelaines de Delft. Les murs des Franciscains à Bahia sont entièrement revêtus de scènes à grands personnages. On croirait que Watteau, que Lancret ont, avec un pinceau chargé d'azur, évoqué ces fêtes, ces jardins aux fontaines jaillissantes, ces chasses, ces cortèges de carrosses. Des Teniers, sans doute, ont fixé tant de scènes

champêtres, vivantes, audacieuses. Des Rubens ont éternisé les tableaux de l'Ancien et du Nouveau Testament. L'art des azulejos, si particulier au Portugal, a pris, au Brésil, une extension étonnante. Quel critique composera le livre qu'il faut sur ces églises, ces couvents du Brésil, sur leur architecture, sur les sites incomparables qu'ils dominent, et choisis, golfes, fleuves ou forêts, par le génie des fondateurs. Seuls les Egyptiens et les Grecs surent ainsi, en édifiant leurs temples ou leurs acropoles, en faire les centres d'un paysage limité, composé par la vue de l'homme qui s'arrête entre leurs colonnes, par celle du moine qui s'accoude à la fenêtre de son réfectoire.

Est-ce tout ? Point.

Montons dans un de ces trains qui traversent la forêt vierge, impénétrable à cent mètres du rail, à moins, et d'où les chasseurs égarés pendant la chasse du jaguar, souvent ne reviennent pas. Nous courons de Saint-Paul, qui contient à la fois des quartiers de Londres et de Vérone, l'opéra de Paris, les jardins de Rome, à Santos qui est le port du café. Ici, les grues hydrauliques chargent les grains du précieux excitant sur les paquebots de toutes les nations alignés contre un quai sans fin, pourvu de toutes les machines que supposa l'ingénieur pour asservir la force de la foudre, ou la puissance des eaux, ou l'élasticité de la vapeur aux besoins du commerce. Les merveilles de la science ne le cèdent en rien aux merveilles de l'art. De Curityba à Paranagua, dans une alpe très difficile du Parana, le génie du Brésil portugais construisit avec l'audace même des Prométhées, le chemin de fer le plus improbable, le plus féérique. A Manaos, une cité flottante monte ou descend selon les crues et les décrues du Rio Negro, l'affluent de l'Amazone, pour l'étonnement des techniciens qui s'occupent des ports fluviaux. C'est là qu'on embarque le caoutchouc des forêts amazoniennes.

Voilà l'œuvre du Portugal. Un pays où vingt millions d'habitants respirent dans la plus somptueuse nature des tropiques. Un pays où, trois siècles, les planteurs de Bahia, de Pernambuco, fournirent à l'Europe son sucre, son tabac, mille denrées

utiles et précieuses, les diamants, l'or. Un pays où deux millions d'Italiens, dans le seul état de Saint-Paul, trouvèrent l'aise et la fortune en cultivant le café. Un pays où l'avenir éblouit le raisonnement du penseur le plus froid. Un pays où Rio de Janeiro, ville très portugaise par ses commerçants, par sa société, semble bien la plus belle capitale du monde, derrière ses treize kilomètres de côtes rocheuses que bordent à la file, les parcs, les squares, les bois peuplés de statues, les palais, devant une mer intérieure parée de trois cents îles pleines de villas, d'usines, de magasins, de parcs luxuriants. Et, plus loin, s'élève dans le ciel, sur les paliers du Corcovado, comme d'étage en étage, l'ancienne ville portugaise avec ses maisons couleur de rubis, de saphir et de topaze, brillant à l'intense soleil, entre les palmes profuses de leurs jardins.

Si les différends économiques survenus au commencement du XIX^e siècle entre la métropole et sa colonie déterminèrent la rupture, il ne s'ensuit pas que les citoyens des deux républiques aient brisé leurs relations. Loin de là. Le passage des hommes et des idées ne cesse point à travers l'Atlantique. Au lendemain des révolutions, ceux que le destin n'avait pas secondés allèrent toujours du Portugal au Brésil, ou du Brésil en Portugal, chercher la consolation de leurs mécomptes. Et cela fut très avantageux pour les deux pays.

Lorsqu'en 1807, Jean VI quitta Lisbonne devant les armées de Napoléon qui voulait interdire le commerce des vins avec l'Angleterre, l'arrivée du roi à Rio de Janeiro marqua une ère de développement intense dans cette capitale. Durant son séjour, et grâce à l'esprit de ceux qui entouraient le souverain, tout prospéra. Les sciences et les arts furent favorisés. Le roi eut quelque peine, d'ailleurs, à rentrer en Europe. L'histoire nous raconte ses hésitations, pressentiments de maints déboires politiques et familiaux. Mais son vœu de forger, malgré les espaces de l'Atlantique, un seul empire traversé par les eaux, et qui eût gardé Rio pour capitale, ce vœu est symbolique de l'étroite fraternité unissant les deux peuples.

Aujourd'hui, l'état fédéral du Brésil facilite très généreusement le commerce portugais, protège toutes les institutions

portugaises. Elles sont nombreuses, excellentes: bibliothèques, hôpitaux, sociétés d'assistance mutuelle, etc...

En retour, la science qui permit aux Cabral, aux Gama, aux Magellan, de conduire leurs caravelles vers les nouveaux mondes, a fertilisé, plus puissante, les cerveaux du Brésil.

L'élite y est d'une intelligence extrême. Médecins, avocats, officiers ne cessent jamais d'accroître leur savoir par tous les moyens du travail le plus fervent, et parfois, le plus héroïque, quand il s'agit, pour un Oswald Cruz et ses disciples, par exemple, de combattre les épidémies et d'anéantir partout leurs effets. Enfin, la moralité du Brésil mérite toute notre vénération. Nous nous souviendrons toujours que le Parlement de Rio fut le seul Parlement neutre qui ait, par un vote officiel et public, blâmé l'invasion des Barbares en Belgique, et leur déloyauté sans nom répudiant ainsi tous les contrats, toutes les conventions qu'ils avaient signés. Le Brésil a sauvé l'honneur des neutres.

Quand un peuple, comme celui du Portugal, a créé, en trois siècles, une patrie comme le Brésil, l'historien peut dire que la nation portugaise est une admirable nation.

VIII

L'Œuvre des Portugais en Afrique et en Asie.

La tâche entreprise et réussie au Brésil, fut heureusement poursuivie dans les autres colonies du Portugal. En Guinée, dans l'archipel du Cap Vert, à San Thomé, dans l'Angola, au Mozambique, aux Indes Portugaises, à Macao et dans l'île de Timor, tous les résultats possibles furent obtenus.

Tandis que la Guinée française, par exemple, accroissait son mouvement commercial de dix millions à trente millions entre 1893 et 1903, la Guinée portugaise, vingt fois plus

petite, augmentait son chiffre, pendant la même période, de 400.000 francs à 6 millions, pour une exportation de produits identiques. La colonie du Cap Vert, plus petite que notre domaine d'Océanie, augmentait son commerce de sept à dix millions, pendant que nous passions de cinq à huit. Le Congo français compte 18 millions, et l'Angola, plus petite aussi, 65 millions. A Madagascar, pour 530.000 kilomètres carrés, nos transactions valent 58 millions. Au Mozambique, pour 780.000 kilomètres carrés, les transactions valent 148 millions. L'Inde portugaise, moindre que l'Inde française, compte autant de transactions, soit 38 millions.

Au total: pour deux millions et demi de kilomètres carrés avec une population de 34 millions, nos colonies ont un mouvement commercial de 215 millions 500.000 francs.

Et les colonies portugaises, pour deux millions 120 mille kilomètres carrés, avec une population de 19 millions d'habitants, présentent un trafic de 317 millions.

Ces chiffres sont un éloge incontestable des méthodes administratives, en usage dans les colonies portugaises. Personne n'ignore l'étonnante prospérité de San Thomé ni de Principe, la beauté de leurs paysages, l'opulence de leurs domaines étendus, l'excellente installation des œuvres sanitaires, la nouveauté savante de l'outillage dans les plantations de cacao, de café, de quinquina.

Parlerai-je de l'Angola ? Sa superficie, comparée à celle de la France, lui est plus que double. Ambriz et Saint Paul de Loanda, ses ports, Moyamedes, Saint-Philippe de Benguela, attestent, par leur richesse, le travail de ce pays qui, depuis le Congo jusqu'au sud-ouest africain, constitue un large terrain d'expériences, où les spécialistes étudient scientifiquement l'extension des cultures efficaces pour le coton, le tabac, le caoutchouc, la canne à sucre, le café. Tour à tour, depuis 1720, les tziganes et les juifs déportés, d'abord, puis des condamnés habiles dans l'art du maçon, du charpentier, enfin les émigrants agriculteurs s'adonnèrent au développement de la colonie. Des pêcheurs sont venus du sud du Portugal et

emploient 5.000 nègres à sécher le poisson. Mossamédès doit son charmant aspect de villas et de jardins à des Portugais brésiliens de Pernambuco. L'Etat aide par mille moyens le colon. Il le transporte gratuitement, lui donne les instruments agricoles, et lui paye les dépenses d'installation. La compagnie de Mossamédès traite les gisements d'or et de diamants situés à Cassuiga, élève un bétail nombreux, les autruches, et trace la voie ferrée de pénétration. Des capitaux français concourent au succès de cette puissante société. La Compagnie Agricole du Congo cultive cent hectares. Le labourage à vapeur est utilisé pour le riz, par une autre société qui en fait trois récoltes chaque année. Le caoutchouc, le produit principal avec le coton, la cire justifient un mouvement commercial très considérable. La main-d'œuvre des nègres bantous coûte peu. Ils s'embauchent en nombre. On estime que le Portugal pourra tirer de cette colonie les 200 millions de kilogrammes de coton qu'il importe actuellement d'Amérique.

Au Mozambique, longtemps, la recherche des métaux précieux détourna de la culture. Maintenant, le coton et le caoutchouc récompensent l'activité du colon qui les exporte. Activité féconde. Elle fait honneur aux qualités du talent, du travail que déploie cette race vigoureuse et opiniâtre dans toute l'Afrique où elle a construit de grandes villes, approfondi, aménagé, outillé des ports, défriché d'énormes espaces, civilisé des peuples nombreux, exploré des régions étendues de l'Atlantique à l'Océan Indien. Qui ne sait le voyage du major Serpa Pinto, sa traversée de l'Afrique Australe, les exploits de son énergie, la valeur de ses connaissances ?

L'avenir de la civilisation européenne aura, pour tâche, de transformer l'Afrique durant le XX^e siècle, comme fut transformée l'Amérique du Nord pendant les XVIII^e et XIX^e siècles.

Là-bas, le Portugal entre tous, saura, le plus tôt, réussir.

IX

La Vie de l'Elite. Accroître l'aise des peuples, en multipliant la production de la planète, en asservissant les forces de la nature par les moyens de la science: tel semble, n'est-ce pas, le but immédiat de notre labeur, quand aura pris fin la tragédie imposée par les appétits des Barbares.

Le Portugal jouera un des premiers rôles dans cette féerie pour le bien. Comment ne se placerait-elle pas à la tête des élites pensantes, l'élite qui a compris, au nombre de ses membres, un évocateur comme le romancier Eça de Queiroz, un philosophe et un littérateur comme Théophile Braga, tant d'hommes éminents attachés à la doctrine de notre Auguste Comte, et qui nous sont frères ainsi par l'intelligence.

Qu'importe dès lors si, à certaines époques, le sort fut trop fréquemment injuste pour le Portugal.

Si le beau roi mystique Sébastien périt durant sa croisade au Maroc, si Philippe II en profita pour imposer la tyrannie de ses ministres, cinquante ans, à l'intelligence de Lisbonne, et pour laisser ruiner, par son indifférence, l'empire colonial des Portugais aux Indes, si vingt-cinq ans de luttes furent nécessaires pour affranchir la patrie de l'ambition voisine, si les terribles mouvements de la Révolution française vinrent jusqu'aux bords du Tage, et dans ses ports faire appareiller la flotte de Jean VI, si les querelles pour l'établissement de la constitution libérale coûtèrent bien des vies, et perpétuèrent bien des troubles, ce sont là, des avatars qui finissent, en somme, par témoigner de la vitalité du pays, très manifeste, durant les périodes heureuses, sous l'administration de Pombal, par exemple.

Par ailleurs, et durant cette phase guerrière, la poésie, le roman, l'histoire, la tragédie, l'épopée rendent célèbre l'es-

prit créateur du Portugal, et illustre son élite. Les lyriques chantent la fondation de Lisbonne, la conquête de Malacca, tant d'héroïsme et de gloires. Saint François Xavier, Nobrega, Anchieta augmentent l'éloquence de la chaire. Notre Brantôme vient à la cour du roi Sébastien, chercher parmi les délicats une approbation, et recevoir, en effet, l'*Habito de Cristo*. Au fils du duc de Bragance, Henri II demande, en 1548, de porter son fils sur les fonts baptismaux, Jean III acceptant d'être le parrain. Henri IV attire les Portugais à sa cour. Il leur fait grand accueil. Vers 1633, Voiture se rend en Portugal. Naïvement, il s'étonne qu'on y reçoive plus de nouvelles du Cap Vert et du Brésil que de Paris ou de Flandre. Néanmoins, nos drapiers de Rouen installaient alors des manufactures sur la terre de Vasco de Gama. Nous importions en France des laines portugaises, des cotons, des sucres, le poivre, la cannelle, le gingembre, l'acier, les raisins, les figues, la cochenille, l'indigo, la joaillerie, les plantes médicinales. Dans la foire de Saint-Germain, le gagne-petit Portugais vendait à Scarron des breuvages que le bossu chansonnait. Nous exportions vers Lisbonne des perruques, des grains, des toiles bretonnes, des confitures de framboises et de groseilles.

Les lettres de la religieuse portugaise à l'officier de Louis XIV qui la courtisa, comptent parmi les plus belles qu'aient écrites les amoureuses de renom, et relèvent une noblesse de cœur très précieuse à méditer. Nous les tenons, en France, pour une pièce insigne de la littérature que Camoëns a faite si prestigieuse, dans l'univers. Elles révèlent une sensibilité profonde. Sensibilité que témoigne par ailleurs, la musique portugaise. Ses compositeurs offrirent aux dilettantes, sans interruption depuis le XVI^e siècle, des partitions vantées.

Ainsi de siècle en siècle, le Portugal a continué son œuvre civilisatrice. En tous lieux où son drapeau fut planté, la population jouit d'une aise meilleure. La brousse devient champs. La ronce devient fruit. Le sous-sol laisse monter son or, les minerais à la surface. La forêt livre son caoutchouc. Le Portugais transforme le monde selon sa volonté de puissance. Actuel-

lement, il chasse les Allemands loin de ses terres, dans l'Est-Africain.

Tel est l'allié qui est venu se ranger sous les drapeaux des peuples latins, anglais, slaves, pour sauver les peuples libres de la tyrannie germanique.

Qu'elle soit remerciée cette vaillante nation. Elle a tant donné à l'Europe déjà. Elle a tant fait, depuis quatre siècles et plus, pour la civilisation des mondes en friche.

Le livre de son histoire vient de se rouvrir. Sur la page blanche qu'il découvre, un texte sera bientôt inscrit par des mains impartiales.

Elles y traceront les lignes de gloire avec une pointe taillée dans la tige du plus beau laurier.

APPENDICE

.....

Discours prononcé par M. Chagas, ministre du Portugal, à Bordeaux le 28 juin 1916 lors de la conférence de M. Paul Adam sous la présidence de M. Ch. Chaumet, député.

Le premier mot que les Portugais prononcèrent lorsque le tonnerre des premiers coups de canon se fit entendre au Portugal, fut celui-ci: *Pas de neutralité*; le 7 août 1914, le Gouvernement Portugais déclarait au Parlement, au milieu des applaudissements unanimes des deux Chambres réunies, que le Portugal entendait attacher son sort à celui des nations alliées, dans la guerre qui venait de s'engager. Depuis lors, jusqu'au moment de la déclaration de guerre de l'Allemagne, le Portugal n'a cessé, sous les formes les plus éloquentes, d'affirmer son entière solidarité avec la cause des Alliés. Aussi le Gouvernement allemand a signalé un fait parfaitement exact, lorsqu'il écrivit dans sa note agressive au Gouvernement portugais que le Portugal avait manqué à tous les devoirs de la neutralité. Jamais, en effet, un Etat n'a tenu moins que le Portugal à paraître neutre. Il ne le fut jamais. Il ne pourrait pas l'être. L'opinion publique nationale s'y opposerait formellement. Dans l'Effort portugais, c'est le côté moral, il me semble, le plus intéressant pour le moment à retenir. Pourquoi le Portugal a-t-il subitement pris parti dans cette guerre, passionnante, en effet, mais en même temps redoutable ? — Le caractère spontané du mouvement national qui l'a rangé aux côtés des Alliés ne laisse aucun doute sur la nature des sentiments auxquels il a obéi. Le

Portugal latin a pris parti pour la latinité. Le Portugal libéral a pris parti pour la liberté. La guerre a réuni ces deux courants dans un même faisceau d'énergies unanimes et irrésistibles. L'Allemagne a voulu faire de cette guerre une guerre de race. Son pouvoir absolu dont elle joue le sort sur tous les champs de bataille de l'Europe, lui impose le caractère d'une guerre de principe. En effet, une Europe féodale se bat en ce moment contre une Europe libérale. Dans sa folie de domination, l'orgueil allemand n'a point d'ailleurs, dissimulé ses intentions. La guerre qu'il a déchaînée visait à l'écrasement social et politique de la France. Or, l'écrasement de la France serait la fin du monde latin. C'est vers ce couchant sanglant que marchaient les hordes allemandes, à travers les plaines de la Champagne, dans les premiers jours de septembre 1914. Le Portugal a saisi d'instinct la portée sociale et politique de cette guerre. Il a vu son existence en danger. Il a vu en danger les idées qui lui sont chères et, tout de suite, il a mis son sort dans la balance commune. Il est fier de l'avoir fait, quelle que soit sa part dans l'œuvre de sacrifices, entreprise par les Alliés, et il espère qu'elle ne sera pas vaine. La noble race latine fortifiée par les luttes terribles qui l'ont mise à l'épreuve, assurera à nouveau sa puissance civilisatrice; les idées de liberté auront définitivement raison du pouvoir des despotes sanguinaires, et les peuples quelle que soit leur taille, ou leur force, seront assurés du droit à l'existence, à l'abri des ambitions des états orgueilleux et des convoitises des races de rapine. Les réunions comme celle d'aujourd'hui, comme celle qui a eu lieu hier en l'honneur de la Serbie, comme celle qui aura lieu demain en l'honneur de la Belgique, constituent déjà le gage d'une solidarité plus étroite entre les grandes et petites nations. La France en prend de droit l'initiative généreuse. Elle est et sera pour toujours le trait d'union du genre humain. Pour ma part, je suis d'autant plus sensible à cette manifestation en l'honneur de mon pays, que le comité qui a bien voulu l'organiser, s'est inspiré en le faisant d'une pensée doublement aimable : il a prié M. Paul Adam de vouloir bien accepter le rôle du conférencier et il a choisi Bordeaux comme lieu de la conférence. Le fait d'avoir ajouté au nom du Portugal l'éclat du

grand nom littéraire de M. Paul Adam est pour nous tous, Portugais, infiniment flatteur. Le fait d'avoir tenu cette réunion à Bordeaux sera hautement apprécié par eux. Il leur rappellera que notre race a passé par cette ville historique, que de nombreuses familles bordelaises portent encore des noms portugais et que notre caractère méridional a des affinités qui rapprochent singulièrement l'Aquitaine de la Luzitaine.

Je remercie très chaleureusement le comité de l' « Effort de la France et de ses alliés » ainsi que son secrétaire général, M. Paul Labbé, d'avoir ajouté à l'initiative de cette conférence ces deux aimables pensées. M. le député Chaumet a bien voulu lui apporter l'autorité de son nom et de sa parole ; quoique assuré personnellement de ses sentiments affectueux à l'égard du Portugal, je ne suis pas moins sensible à ce nouveau témoignage de sa sympathie.

Quant à vous, Maître, permettez-moi que je vous dise, au nom de mon pays ma vive admiration et ma reconnaissance émue. La magistrale conférence que vous venez de nous faire entendre est la première récompense que le Portugal recueille de son effort. Je puis vous dire en son nom qu'il en sera ravi. Le Portugal est un pays de vieux lettrés et s'il y a une gloire qui l'éblouisse, c'est celle des lettres.

PUBLICATIONS DU COMITÉ
"L'EFFORT DE LA FRANCE ET DE SES ALLIÉS"

L'Hommage Français

L'EFFORT DE L'AFRIQUE DU NORD

par M. Augustin BERNARD, ^{Professeur} à la Sorbonne. 0 50

L'EFFORT AUSTRALIEN

par M. FRANKLIN-BOUILLON, député. 0 50

L'EFFORT BELGE

par M. Louis MARIN, député. 0 50

L'EFFORT BRITANNIQUE

par M. André LEBON, ancien ministre. . . . 0 50

L'EFFORT CANADIEN

par M. Gaston DESCHAMPS. 0 50

L'EFFORT COLONIAL FRANÇAIS

par M. Albert LEBRUN, ^{ancien ministre} des Colonies. 0 50

L'EFFORT DE L'INDE et de l'Union Sud-Africaine

par M. Joseph CHAILLEY 0 50

L'EFFORT ITALIEN

par M. Louis BARTHOU, ^{ancien président} du Conseil. 0 50

L'EFFORT JAPONAIS

par M. A. GÉRARD, ambassadeur de France. 0 50

L'EFFORT PORTUGAIS

par M. Paul ADAM. 0 50

L'EFFORT RUSSE

par X... 0 50

L'EFFORT SERBE

par M. Paul LABBÉ, ^{Secrétaire général de la société} de géographie commerciale. 0 50

BLOUD & GAY, Éditeurs, Paris-Barcelone